

**Colloque international**  
**« Les Russes en France en 1814 : des faits, des imaginaires et des mémoires »**  
*(Paris, 16-17 octobre 2014)*

Ce colloque, consacré au séjour des Russes en France en 1814, était organisé par le Centre de recherches sur l'histoire des Slaves de l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne. Dans son exposé d'ouverture, Marie-Pierre Rey, son organisatrice, souligna le caractère asymétrique des représentations des événements du printemps 1814 dans les historiographies française et russe. Les Russes en France en 1814, ce n'est pas seulement la capitulation de Paris et la présence des vainqueurs (l'armée russe dans la capitale de la France après l'abdication de Napoléon), ce sont aussi les combats qui ont précédé la capitulation, la fameuse « campagne de France ». Or, même s'il est paradoxal, c'est un fait indubitable : les Français, alors qu'ils l'ont perdue, la jugent brillante, et ils expliquent la défaite de Napoléon par l'inégalité des forces en présence ; en revanche, les Russes, bien qu'ayant gagné, n'en parlent qu'à contrecœur. Dans les publications historiographiques soviétiques, l'habitude avait été prise d'en parler en termes négatifs (non pas une guerre « patriotique » et populaire, mais une bataille pour le prestige de l'empereur). Cette habitude n'a cédé la place en Russie que durant les deux dernières décennies : ce surprenant retournement fait l'objet du dernier exposé, qui clôt le colloque, prononcé par Julie Grandhaye. Mais ce colloque de 2014 n'a pas tant été consacré à l'histoire militaire qu'à l'histoire des pratiques sociales et culturelles. Les intervenants se sont proposé d'étudier la vie quotidienne à Paris durant l'occupation des troupes russes au printemps 1814, de préciser quelle influence cette occupation a exercée sur la littérature et les arts, sous quelles formes elle s'est inscrite dans la mémoire historique.

Le premier exposé fut prononcé par Marie-Pierre Rey (université Paris I Panthéon Sorbonne) : « *La campagne de France de 1814 et ses objectifs géopolitiques, sociétaux et culturels : une mise en perspective.* » Son auteur souligna la diversité des objectifs que s'était fixés l'empereur Alexandre au printemps 1814. D'une part, Alexandre avait une claire conscience de l'obligation qu'il avait, afin d'instaurer une paix durable en Europe, d'abattre définitivement Napoléon et de le chasser sans coup férir du pouvoir ; d'autre part, il n'entrait pas dans son dessein de rendre la France exsangue, car il était de l'intérêt de la Russie de faire en sorte que ce pays puisse, comme devant, constituer un contrepoids à l'Angleterre et à l'Allemagne. En termes de géopolitique, Alexandre rêvait de redessiner le continent européen de manière à rétablir l'équilibre entre les Etats. Quant à la France, il voulait, sous l'influence de son précepteur Laharpe, y établir un régime constitutionnel, car il était convaincu que la France ne voulait plus de la monarchie absolue. D'ailleurs, sur la question du régime politique qu'il convenait de mettre en place dans la France postnapoléonienne, Alexandre hésita longtemps, et ne finit par se rallier à la restauration des Bourbons (pas en tant que monarques absolus, mais comme monarques constitutionnels) que sur l'insistance de Talleyrand. Mais les buts militaires, géopolitiques et politiques étaient loin d'être les seuls. L'intervenante insista sur le fait qu'Alexandre était très préoccupé par l'image de la Russie que les Européens conserveraient après son départ. Il souhaitait que la Russie leur apparaisse comme un pays civilisé, alors que la propagande napoléonienne ne se privait pas de représenter l'armée russe en campagne comme une horde de sauvages, ce que semblait étayer l'allure inhabituelle pour

des Européens des Cosaques, des Kalmyks et des Bachkires. C'est la raison pour laquelle Alexandre mit à profit son séjour à Paris pour combattre ces préjugés. Par exemple, il ne descendit pas au Palais, mais dans la résidence de Talleyrand, ceci afin d'opposer sa propre modestie à l'amour de Napoléon pour le luxe. Il ne permit pas que l'on détruisît la colonne Vendôme, bien qu'elle fût fondue avec des canons russes, pris par les soldats de Napoléon aux Russes et aux Autrichiens (on se contenta d'ôter de son sommet la statue de l'empereur des Français). Il posa pour le peintre Gérard et rendit visite à l'ex-impératrice Joséphine à la Malmaison : en un mot, il mobilisa toutes les ressources au service de sa « stratégie de la séduction », pour laisser durablement dans la mémoire des Français l'image d'une Russie, pays européen.

*Claude Muller* (université de Strasbourg et institut d'histoire de l'Alsace) a donné le titre suivant à son exposé : « *Sans difficulté majeure : l'invasion de l'Alsace par les Russes* ». Il apparaît que non seulement la « campagne de France » dans sa totalité a été privée de l'attention des chercheurs, mais aussi, à l'intérieur de cette période, des zones entières ne sont pas étudiées. C'est le cas en particulier de la présence des troupes russes en Alsace. L'exposé mit en lumière un fait étonnant : en Alsace, il n'y eut pas à proprement parler de « campagne de France ». Bien entendu, les troupes russes, comme les troupes des autres pays membres de la coalition antinapoléonienne, sont bien entrées en Alsace, puisque, quand on vient de Moscou ou de Vienne, il est impossible d'éviter cette province ; et elles ont encerclé les 15 forteresses qui s'y trouvent (précisons que ce sont les Prussiens, et non les Russes qui furent les plus actifs parmi les assiégeants). Cependant, à la nouvelle de l'abdication de Napoléon le 6 avril 1814, les défenseurs des forteresses reçurent le droit de se rendre et s'en servirent, ce qui facilita considérablement la vie des deux parties en conflit. L'Alsace était une riche région agricole et à ce titre représentait une proie facile pour les pillards ; pourtant les habitants n'eurent pas à se plaindre particulièrement des Russes sur ce point, peut-être parce que les Alsaciens les comparaient aux Autrichiens, leurs vieux ennemis. C'est ainsi que les Russes restèrent dans leur mémoire comme les alliés les moins terrifiants et les plus disciplinés.

*Olivier Varlan* (université Paris-Sorbonne), dans son exposé intitulé « *Le Congrès de Châtillon : l'impossible diplomatie* », s'intéresse à un événement connu du printemps 1814, mais qui n'a pas été étudié à fond: le congrès, qui s'est déroulé du 5 février au 19 mars, dans la ville française de Châtillon. Ce congrès se caractérisa principalement par le fait qu'aucune des deux parties, ni les Français, ni les Alliés, ne désirait vraiment obtenir un résultat concret, et que tous se contentèrent de faire traîner les choses. Le seul qui espérait sérieusement établir la paix grâce à ce congrès était Armand de Caulaincourt, ministre français des Affaires étrangères et ambassadeur de France en Russie de 1807 à 1811. Cependant, cet épisode fut une tentative essentielle, même si elle a échoué, d'écrire désormais l'histoire non plus avec des moyens militaires mais avec des moyens diplomatiques ; en un certain sens, pour les puissances alliées, le congrès de Châtillon apparut comme un répétition générale d'un autre congrès, celui de Vienne, qui se tiendra, lui, après la capitulation de Paris et l'abdication de Napoléon. L'exposé d'Olivier Varlan se concentra autour de deux grandes figures : Caulaincourt et le représentant de la Russie, le comte A.K. Razoumovski, le premier étant présenté comme un personnage positif, le deuxième, au contraire, étant fortement noirci par

l'intervenant. Le contenu du rapport officiel de Razoumovski sur le Congrès de Châtillon, qui est conservé dans les Archives de Politique Etrangère de la Fédération de Russie (AVPRF) à Moscou, a à ce point frappé Olivier Varlan par son ton sarcastique et par ses moqueries à l'adresse de Caulaincourt, que l'intervenant l'a plusieurs fois mentionné dans son exposé, tant est si bien qu'il finit par provoquer chez l'un des auditeurs présents le désir de prendre la défense de Razoumovski, qui, dans ses fonctions d'ambassadeur russe à Vienne, avait laissé le souvenir d'un « homme tout à fait comme il faut ».

*Dmitri Goutnov* (université d'Etat de Moscou MGU) prononça un exposé intitulé « *Le général V.F. Osten-Saken au poste de gouverneur général de Paris en 1814* ». Parcourant brièvement la carrière militaire de son héros, depuis le service au régiment de mousquetaires Koporski jusqu'au poste de commandant de corps d'armée et de général d'infanterie dans la guerre de 1812-1814, l'intervenant représenta avec moult détails très vivants la multitude de problèmes matériels auxquels Osten-Saken, dans l'exercice de ses fonctions de gouverneur général de Paris, apportait inmanquablement des solutions. Comme Marie-Pierre Rey l'avait déjà indiqué, l'un des objectifs du commandement russe était de faire en sorte que les Français se fassent une opinion favorable des occupants et voient en eux des Européens bien élevés. Or, les vainqueurs, une fois entrés dans la capitale française, souhaitèrent naturellement fêter leur victoire par de généreuses libations, qui pouvaient causer de grands désordres. C'est la raison pour laquelle les Alliés décidèrent de ne cantonner dans Paris intra-muros que les troupes les plus disciplinées (la Garde), et d'installer les autres au-delà des anciennes barrières de l'octroi, c'est-à-dire à l'extérieur des fortifications qui entouraient alors Paris. On fit plus : le commandement russe (à la différence du commandement prussien, qui avait une plus grande confiance en ses troupes) décida de suspendre provisoirement le versement de leur solde aux soldats, afin de mieux les prémunir contre les tentations parisiennes. On envoya les officiers prendre leurs quartiers d'hiver chez l'habitant, ce qui ne fut pas sans créer certaines tensions... C'est ainsi qu'une maîtresse de maison supplia en larmes l'ataman Platov de ne pas manger sa fille, parce qu'elle était encore petite et pas du tout appétissante... Des difficultés naissaient dans les endroits les plus inattendus : par exemple, les Cosaques qui s'étaient installés dans le Bois de Boulogne, lavaient leurs chevaux dans la Seine ; ce spectacle attirait les badauds et créait une agitation tout à fait indésirable. Les « bains russes », que les Cosaques construisirent avec des arbres coupés dans ce même bois de Boulogne, eurent un succès populaire encore plus grand. Les gens étaient ravis de venir se rincer l'œil au spectacle de cette coutume si exotique, mais les autorités françaises ne cachèrent pas qu'elles étaient scandalisées, et il fallut donc déplacer les bains au cœur du Bois de Boulogne, loin des regards. Les Parisiens apprécièrent hautement le rôle d'Osten-Saken et, lorsqu'il quitta Paris en juin 1814, ils lui offrirent une épée d'or sertie de diamants.

C'est aussi à la vie quotidienne que fut consacré l'exposé de *Jacques-Olivier Boudon* (université Paris-Sorbonne), mais cette fois non pas des vainqueurs mais des vaincus, des prisonniers : « *Les prisonniers russes à la fin de l'Empire* ». Les autorités françaises craignaient que les Russes qui se trouvaient prisonniers en France – et on en comptait plusieurs milliers – ne se transformassent en une « cinquième colonne » et elles s'efforçaient de les disperser sur tout le territoire, souvent dans de très petites villes. Cependant, les

conditions dans lesquelles vivaient les prisonniers russes étaient on ne peut plus confortables. Aux officiers on demandait leur parole d'honneur qu'ils ne s'enfuiraient pas, et on leur permettait de louer à leurs frais un logement ; en outre, on leur versait une solde, dont ils se permettaient même de moquer la modestie. Ceux qui violaient la parole donnée et tentaient de fuir étaient mis en prison, où ils retrouvaient d'autres prisonniers russes, arrêtés pour dettes, échauffourées avec des camarades sous l'emprise de l'alcool, et pour débauche, principalement pour avoir attenté à la virginité des filles de leurs hôtes. Au demeurant, jusqu'au début de la « campagne de France », ces situations conflictuelles restèrent exceptionnelles. Les choses s'aggravèrent lorsque les troupes russes pénétrèrent en 1814 sur le territoire français. Les prisonniers de guerre russes furent soupçonnés de vouloir créer, sur les arrières du front, une milice d'appoint. Les autorités françaises obligèrent alors les prisonniers à se présenter au rapport trois fois par jour, mettant fin ainsi aux « excursions » des prisonniers à Paris. Le 17 février, elles organisèrent même à Paris un défilé des prisonniers russes : on les fit marcher sur les grands boulevards, afin que les Parisiens puissent se gausser de leur apparence dépenaillée. Après la capitulation de Paris et l'abdication de Napoléon, le gouvernement provisoire décida de renvoyer tous les prisonniers de guerre russes chez eux, en échange de la même mesure prise par Alexandre I en faveur des prisonniers de guerre français en Russie. Néanmoins, tous les Russes ne quittèrent pas la France : les blessés et les malades restèrent, ainsi que ceux qui ne voulurent point rentrer : c'est ainsi que la petite ville d'Uzès abrita une quarantaine de déserteurs.

*Charles-Eloi Vial* (université Paris-Sorbonne, Bibliothèque nationale de France) consacra son exposé aux « *Palais, musées, archives et bibliothèques en 1814* », plus précisément aux mesures appliquées par les autorités françaises dans l'attente de l'offensive des Alliés. Les Français craignaient beaucoup que les palais, archives et bibliothèques soient pillés, mais, globalement, on peut dire que leurs craintes ne furent pas justifiées. Dans les bibliothèques, les occupants ne s'intéressèrent qu'aux cartes ; quant au Louvre, qui était un musée depuis déjà deux décennies, les officiers russes s'y rendaient pour admirer les chefs d'œuvre, en particulier les sculptures, et rien ne disparut. Seuls quelques milliers de petites pièces mineures (en particulier celles qui comportaient le monogramme de Napoléon) manquèrent à l'appel : elles avaient disparu de quelques palais situés dans les environs de Paris. Par la suite, les conservateurs indiquèrent laconiquement la cause de leur disparition dans les documents officiels, d'un seul mot : « Cosaques ». De manière générale, les Russes firent preuve d'une grande retenue, et l'intervenant alla même jusqu'à qualifier leur séjour en France de « tourisme militaire » ; les militaires russes prenaient plaisir à muséer dans Paris, en particulier dans les « lieux liés à Napoléon ». D'ailleurs, l'empereur Alexandre lui-même ne faisait nullement mystère de son vif intérêt pour ces lieux : il se fit conduire au palais des Tuileries, mais ne souhaita pas y descendre, se contentant d'ordonner qu'on lui montrât le bureau de Napoléon : il souhaitait, selon ses propres paroles, voir le lieu où furent conçus tant de hauts faits.

*Delphine Diaz* (université de Reims) introduisit dans ce tableau idyllique de fraternisation entre vainqueurs et vaincus à Paris en 1814 quelques sérieuses et nouvelles dissonances, avec son exposé intitulé « *Russes et Français au temps de l'occupation, 1814-*

1818. *Un reflet des heurts et contact à travers les sources judiciaires* ». L'intervenante qualifia avec beaucoup d'humour l'occupation comme une forme spécifique, bien que pas toujours réussie, de rencontre entre des peuples différents. Les documents juridiques sont l'une des sources permettant de juger comment précisément cette « rencontre » eut lieu. Bien entendu, les sources juridiques ne sont pas parfaitement objectives car elles ne reflètent que des situations conflictuelles. Elles permettent cependant de faire contrepoids aux descriptions des auteurs français de mémoires, selon lesquelles les Russes se seraient conduits à Paris de manière exclusivement bienveillante et amicale, et, en outre, auraient fait preuve d'une plus grande discipline que les représentants des autres nations de la coalition alliée. Les sources juridiques corrigent résolument un tel tableau. A leur lecture, il appert que les Russes en France ne dédaignaient pas de s'adonner au vol et au pillage, et qu'ils ne volaient pas que des cerises dans les propriétés françaises, mais aussi des objets de bien plus grande valeur. Au demeurant, les Français ne se comportaient pas mieux : l'une des plaintes en justice examinées par l'intervenante fut motivée par l'assassinat d'un soldat russe par des Français. Il y eut aussi des cas où un Français instrumentalisait les occupants pour régler de vieux comptes avec des compatriotes et participait au pillage de leurs biens aux côtés de ses « partenaires » russes. Il y eut également des cas où l'on échangea des insultes, faute de pouvoir se supporter mutuellement. C'est ainsi qu'en mars 1815, un Français vit un Russe qui marchait dans la rue avec un tel air de morgue et de supériorité, le sabre dégainé, que, selon ses propres mots, il ne put le supporter et il s'adressa au Russe de manière extrêmement désobligeante ; le Russe répondit sur le même ton, puis les interlocuteurs passèrent du mot à l'acte, le Russe brandit son sabre, le Français le désarma d'un coup de canne. Il arriva quelquefois que des Russes offensassent des Parisiennes en présence de leurs époux et dans leurs propres maisons. Pour autant, les sources juridiques attestent d'un très petit nombre de viols. Néanmoins, il est incontestable que les sources examinées par l'intervenante découvrent l'envers du tableau idyllique de l'occupation que peignent à l'envi de nombreux auteurs. En outre, l'intervenante contesta en vérité l'opinion répandue selon laquelle les heurts entre Français et troupes d'occupation russes ne commencèrent que lors de la deuxième occupation (c'est-à-dire après les Cent jours et la bataille de Waterloo); selon Delphine Diaz, il en fut sous la première occupation comme sous la deuxième.

Curieusement, l'intervenante suivante, *Clyde Marlo Plumauzille* (université Paris I Panthéon Sorbonne) revint partiellement au tableau idyllique, en outre elle-aussi en se fondant sur des documents d'archives, pas juridiques il est vrai, mais policières, avec un titre d'exposé plus amusant : « *Adieu, charmantes demoiselles* » : *les troupes impériales d'Alexandre I et la prostitution dans le Paris occupé de 1814.* » Si dans un exposé précédent, il fut question de « tourisme militaire », C.M. Plumauzille parla, elle, de « tourisme sexuel ». Il semblerait logique de s'attendre, lorsque une armée victorieuse entre dans la capitale du pays vaincu, à un grand nombre de cas de violence, mais l'étude des documents dément cette attente. L'intervenante a divisé son exposé en deux parties. La première partie tenta de répondre à la question de savoir ce que l'étude de la prostitution apportait de nouveau dans notre représentation du caractère de l'occupation ; la deuxième partie – à celle de savoir ce qui changea dans le caractère de la prostitution elle-même en 1814. L'intervenante a consacré sa thèse à la prostitution à Paris pendant la Révolution, de 1789 à 1794 : elle était donc à même

de juger sur pièces des changements intervenus en la matière depuis. La réponse à la première question fut apportée par une généreuse iconographie. C.M. Plumauzille distingua trois grandes attitudes dans les relations entre les officiers russes et les filles de Paris : le respect, la séduction et la bonne entente. La première attitude fut illustrée par les estampes qui développent le thème du « galant Cosaque ». Quant à la séduction, elle est réciproque : si au début les Russes, et le premier d'entre eux, leur tsar, « séduisent » les Parisiennes par leur magnanimité, très vite la situation s'inverse : la France conquise, avec ses représentantes du beau sexe, subjugué les officiers russes vainqueurs. Enfin, la bonne entente est attestée par l'absence quasi-totale dans les sources policières de plaintes pour agression déposées par les soldats russes : leurs relations avec les filles sont empreintes d'inclination réciproque et de respect des intérêts commerciaux des filles elles-mêmes. Quant aux changements dans la prostitution elle-même, l'intervenante les qualifia de « quantitatifs » et non de « qualitatifs ». Les cas de maladies vénériennes augmentèrent et de nombreux soldats rentrèrent chez eux avec des « souvenirs » très particuliers. Il est cependant à noter que la police des mœurs poursuivit son travail de routine d'enregistrement et de contrôle des prostituées durant toute l'occupation, ce qui prouve, selon l'intervenante, que l'administration se montra à la hauteur même dans des circonstances aussi complexes. C.M. Plumauzille précisa aussi certains termes : ce ne sont pas seulement les prostituées « officielles » qui frayèrent avec les soldats et officiers russes, mais aussi les midinettes et les lingères, et autres Parisiennes du petit peuple.

*Maya Goubina* (Bibliothèque nationale de France) proposa un exposé intitulé « *Enfin nous sommes en France !* ». 1814 : *les militaires russes et leur perception du pays conquis* ». Le début de l'exposé reprit le thème énoncé par Marie-Pierre Rey : l'un des objectifs d'Alexandre lors de son entrée à Paris était de « montrer que nous [les Russes], nous ne sommes pas des ours ! », d'où le souci constant du commandement russe de faire en sorte que les militaires russes se conduisent le plus correctement possible dans le pays conquis et dans sa capitale. Pour les officiers russes, même pour ceux qui n'avaient jamais franchi sa frontière, la France n'avait rien d'une *terra incognita* ; généralement, ils la connaissaient par les livres. Mais précisément, ce bagage de connaissances livresques donna lieu à bien des déceptions. Comparant ce qu'ils avaient lu avec ce qu'ils voyaient, les militaires russes se persuadaient bien vite du caractère mensonger de nombreux stéréotypes, et, d'abord dans leurs lettres à leurs proches, puis dans leurs mémoires, ils reprochaient aux Français de ne pas correspondre aux représentations qu'ils s'étaient fait d'eux dans les livres. Au demeurant, la même déception attendait les Français qui découvrirent la Russie. Dans la mesure où nous ne pouvons juger du regard qu'ont porté les Russes sur la France conquise que par les journaux intimes et les mémoires qu'ils ont écrits, l'intervenante consacra la fin de son exposé à certains traits saillants de ces divers textes. Les militaires russes avaient beau être des « voyageurs contre leur gré », une fois à l'étranger, ils n'en ressentirent pas moins le besoin de se conformer à une certaine mode littéraire : en premier lieu, ils tinrent sans faute un carnet de voyage, car cela leur semblait être le meilleur moyen de prouver leur « européïté » ; deuxièmement, ils le firent selon le modèle du genre dans la littérature russe – les « Lettres d'un voyageur russe » de Karamzine.

*Lioubov Melnikova* (Institut d'histoire de la Russie de l'Académie des sciences de Russie) reprit le thème de la déception des militaires russes en France en 1814, dans son exposé intitulé « *La France et les Français dans les yeux des participants russes de la campagne militaire de 1814.* » A en croire les extraits des mémoires, que cita L. Melnikova, les Russes semblaient se venger sur les Français aussi bien pour l'admiration enthousiaste que ces Européens instruits provoquaient en eux avant la guerre, que pour les destructions que la Grande Armée avait provoquées en Russie en 1812. Les auteurs de mémoires contestaient en chœur l'idée que la France était un paradis sur terre, ne se privant pas de décrire les misérables villages, les masures des paysans, leurs mauvais poêles, allant même jusqu'à critiquer vertement la qualité douteuse des cheminées des demeures aristocratiques. Les Français se voyaient reprocher le fait qu'on ne puisse faire un bon déjeuner qu'à Paris (même si les observateurs les plus objectifs précisaient que le vin, et avant tout le champagne, étaient partout très bons), la mauvaise qualité de nombreux objets et instruments de la vie quotidienne, les équivalents russes étant bien meilleurs, les premiers ne devant leur bonne réputation uniquement au fait qu'ils étaient « fabriqués en France ». Par exemple, d'après F.N. Glinka, les *laptis*<sup>1</sup> russes étaient bien plus confortables et commodes que les sabots français, mais en Russie tout le monde aurait porté aux nues ces godasses de bois car elles étaient importés « de la belle France ». Les auteurs russes de mémoires reprochaient également aux Français et leur absence de foi (à la place d'une église on a construit un cirque, à la place d'une autre – un marché), et leur amour immodéré pour les spectacles (ce qui n'empêchait nullement le même Glinka déjà cité de noter un trait positif : la passion des Français pour la lecture). En se fondant sur les exemples cités, l'intervenante exprima l'hypothèse qu'il était peut-être temps de reconsidérer la conviction, générale chez les historiens, que le mouvement décembriste était né sous l'influence des impressions rapportées par les officiers russes de leur séjour en France en 1814. D'après L. Melnikova, les mémoires montrent indubitablement que ces derniers étaient loin d'approuver tout ce qu'ils voyaient. La discussion qui s'ensuivit formula l'idée qu'il conviendrait d'affiner cette hypothèse, premièrement en tenant compte de la date d'écriture de telles ou telles mémoires, distinguant bien celles qui ont été écrites « à chaud » de celles qui furent rédigées des décennies plus tard, et deuxièmement en intégrant non seulement les impressions visuelles des officiers russes, mais aussi leurs lectures avant, pendant et après le séjour en France.

Quant aux impressions visuelles, c'est l'exposé suivant – « *L'histoire en images, le Paris russe de 1814* » - prononcé par *Brigitte de Montclos* (Conservateur en chef du patrimoine culturel de la France), qui les aborda. Cet exposé mériterait l'appellation de commentaire visuel de la suite d'événements connus grâce aux documents historiques et aux mémoires : l'entrée des troupes alliées dans Paris, la visite des monarques alliés à l'Opéra, la messe dite en commun par les représentants des différentes confessions chrétiennes le 10 avril 1814, le jour de Pâques catholique et orthodoxe, les relations entre militaires russes et Parisiennes (Brigitte de Montclos développait ainsi le thème abordé par le rapport de M.C. Plumauzille) – tous ces événements et de nombreux autres étaient représentés à l'écran. L'intervenante montra combien les gravures illustrent les détails les plus infimes du quotidien,

---

<sup>1</sup> sandales tressées en écorce de bouleau : c'est le « sabot » d'été du paysan russe (NdT)

- comme « La cantine des Cosaques », « Le campement des Cosaques » - et combien les auteurs de gravures épanchent leurs impressions visuelles au spectacle des « visiteurs » russes : sur l'une des gravures, un gigantesque Cosaque fait une déclaration d'amour à une Française qui est presque deux fois plus petite que lui. A noter que *Maya Goubina* avait déjà abordé ce thème, le faisant passer du registre frivole au registre politique : elle avait rappelé l'existence d'une gravure française, dans laquelle un minuscule officier russe, juché sur un tabouret, bastonne un gigantesque soldat. L'exposé de B. de Montclos se conclut par la projection d'une gravure intitulée « Le départ en Russie » et affublée du commentaire suivant : « Les jours heureux sont derrière nous ... » : on y voit un Cosaque qui a une telle envie de rentrer chez lui, qu'il quitte la France à cheval sur une écrevisse, donc à reculons...

*Guillaume Nicoud* (Ecole pratique des hautes études) a proposé un exposé nommé : « *La conquête des peintres parisiens par les Russes* ». Trois célèbres peintres français en sont les personnages principaux : Gérard, Girodet, et Gros, soit les trois « G ». L'empereur Alexandre avait posé pour François Gérard à Paris au printemps 1814. C'est un fait bien connu, mais G. Nicoud le compléta par un autre, moins connu : leur première « rencontre » date en réalité de 1805, année où Gérard a représenté non seulement Napoléon en grand uniforme d'empereur, mais aussi Alexandre dans ce même uniforme (on ignore jusqu'à présent le lieu où est conservée cette toile). Antoine-Jean Gros était bonapartiste ; Alexandre ne se rendit donc pas dans son atelier, de même qu'il ne fit pas de visite à l'atelier du peintre David, le maître des trois « G », David le « régicide », qui avait voté la mort du roi à la Convention en 1793. Pourtant Gros aussi avait des amis russes : lorsqu'en 1808 il exposa au Salon le portrait de Jérôme Bonaparte, cette toile plut tant au célèbre et riche mécène et collectionneur qu'était le prince N.B. Youssouпов, qu'il commanda à Gros le portrait de son fils Boris dans la même pose.

Enfin, le troisième « G », Girodet, partisan des idées libérales et amoureux de l'exotisme en peinture, n'a laissé que des études du portrait de l'empereur Alexandre ; il avait l'intention de représenter l'armée russe à Paris sous l'aspect de guerriers scythes, mais il ne la mit pas à exécution. En revanche, en 1806, sa célèbre toile « Scène durant le déluge » fut alors plagiée sous la forme d'une caricature qui moquait la coalition antinapoléonienne après sa défaite.

D'autres peintres illustrèrent en 1814 le « thème russe », mais en recourant à des images qui n'étaient pas obligatoirement liées à la Russie. C'est ainsi que Louis-Léopold Bouilly peignit en 1814 une toile intitulée « Le Triomphe d'Alexandre », dont la composition reproduit à l'identique la gravure de Proudhon « Le Triomphe de Bonaparte » (1801). Et Elisabeth Vigé-Lebrun se servit pour sa toile de 1814 « Le Génie d'Alexandre » du portrait du jeune prince Lioubomirski, qu'elle avait elle-même peint à la fin du XVIIIe siècle.

*Stéphane Calvet* (université d'Avignon) a prononcé un exposé intitulé « *Le regard des vétérans de la Grande Armée sur la Russie du XIXe siècle* ». S. Calvet s'est donné pour mission d'analyser quelle image de la Russie dessinent les mémoires écrits par les anciens combattants de la Grande Armée de Napoléon, et de voir combien cette image correspond aux idées toutes faites ou dans quelle mesure elle s'en différencie. Son étude montre que, depuis la fin du XVIIIe siècle, lorsque les soldats français se heurtèrent pour la première fois aux soldats russes sur le champ de bataille, cette image a subi une évolution non négligeable.

Au début les militaires français ne voyaient en les Russes que des barbares, des sauvages, conformément au processus général bien connu et très répandu de « criminalisation de l'adversaire » ; dans leurs mémoires, les Français ne sont pas non plus avares de qualificatifs désobligeants pour parler des Anglais, des Espagnols, des Italiens, des Noirs de la colonie de Saint-Domingue, même si chaque nation a droit à ses reproches particuliers. Cependant, à partir de 1807, les Français, premièrement commencent à reconnaître certaines qualités aux militaires russes (en premier lieu le courage), et deuxièmement, ont appris à distinguer les soldats russes proprement dits des soldats kalmouks ou tatares. Cela va même plus loin : certains militaires français vont jusqu'à donner en exemple les guerriers russes aux Français. C'est ainsi que le fidèle compagnon de Napoléon, le comte Charles de La Bédoyère (en 1815, après la chute définitive de l'empereur, il paya de sa vie sa fidélité) écrivait à son frère en 1807, que les Français civilisés feraient bien de se mettre à l'école des soi-disant barbares que sont les modestes et pieux Cosaques du Don. Quoiqu'il en soit, ce « réchauffement » dans les relations entre les deux armées fut de courte durée ; à partir de 1812 les Russes se transformèrent à nouveau en cruels barbares du Nord (c'est ainsi qu'ils étaient désignés dans les proclamations de Napoléon), qui, en outre, combattaient avec des armes prohibées parmi les peuples civilisés (arcs et flèches bachkires) ; dans ces années, les Français ne remarquèrent soudain plus aucune différence entre les soldats de la Garde et les Cosaques d'une part, et les Kalmoukes de l'autre. Telle était la vision des choses dominante chez les soldats et officiers français durant la campagne de Russie elle-même ; elle perdura grosso modo dans leurs mémoires, qui furent généralement rédigées dans les années 1820-1840 et ne furent publiées, dans leur grande majorité, que sous la Troisième République. L'intervenant souligna que l'époque de l'écriture des mémoires influença fortement la représentation par leurs auteurs de l'armée russe. C'est que c'est précisément dans ces années que les anciens combattants commencèrent à se préoccuper de leurs retraites, à adresser des suppliques au ministère de la Guerre ; ils s'efforcèrent donc dans leurs récits du passé non seulement d'embellir leurs propres faits d'armes, mais de montrer sous les couleurs les plus vives la force de l'armée russe : en effet, plus l'ennemi est fort, plus est valeureux le rôle de celui qui n'a pas craint de se mesurer à lui. Le ministère, quant à lui, appréciait hautement la participation à la campagne de Russie ; sa mansuétude pouvait parfois faire sourire : en 1812, un militaire français en Russie commit une sérieuse bévue, en informant son commandement que le pont sur lequel les Français s'apprêtaient à faire retraite, avait été incendié par les Russes, alors qu'il était encore entier à ce moment-là. Mais en 1844, de tels détails n'avaient plus aucune importance ; l'important, c'était que cet homme avait combattu en Russie et son erreur vieille de trente ans ne l'empêcha nullement d'être fait Chevalier de l'Ordre de la Légion d'honneur.

*Nikolai Promyslov* (Institut d'histoire universelle de l'Académie des sciences de Russie) prononça un exposé sur le thème « La représentation de l'armée russe dans la presse française de 1805 à 1814 ». Au début du XIXe siècle les journaux étaient la principale source d'information ; Napoléon le comprenait parfaitement et accordait une grande importance au contrôle de la presse. La Russie était relativement souvent mentionnée dans les pages des journaux français durant la période étudiée ; l'Angleterre l'était moins, l'Autriche et la Prusse – plus. Les Français s'intéressaient plus particulièrement aux choses militaires, tentant de déterminer au moins approximativement la puissance militaire de la Russie. Au demeurant, de

manière paradoxale, en 1812-1814, le nombre d'informations divulguées par les journaux français sur les mouvements de l'armée russe diminua considérablement : soit la censure française était devenue plus sévère, soit les Russes s'étaient mis à observer plus strictement les règles du secret. Bien entendu, la représentation de la Russie et des Russes dans les pages des journaux français changea en fonction de la situation géopolitique : pendant l'alliance russo-française, les Français ne rapportaient que les victoires des Russes sur les Turcs et gardaient le silence sur les défaites. Lorsque la France et la Russie devinrent ennemis, les journaux français se mirent à décrire avec force détails toutes les défaites de l'armée russe, et à présenter tous les Russes comme des Cosaques barbares. La propagande de Napoléon répandit ces représentations jusqu'au printemps 1814 et quand l'empereur tomba, les stéréotypes négatifs cédèrent à nouveau la place aux images positives.

*Nicolas Dujin* (université Paris 1 Panthéon Sorbonne), dans un exposé intitulé « *Les régiments russes et l'année 1814 : mémoire, identité et fierté nationale* », compléta les impressions visuelles du public par des impressions auditives. L'auditoire écouta d'abord la marche du régiment Préobrajenski, pour laquelle Sergueï Marine avait écrit les paroles en 1805, paroles qui prédisaient la campagne des Russes sur Paris (« En suivant le Français, nous découvrirons nous-aussi la route de Paris ») et furent confirmés par l'actualité en 1812. Puis retentit « un chant militaire en l'honneur du général-comte Wittgenstein « Les Défenseurs de la ville de Pierre », dont la musique fut composée en 1813 par l'ancien serf Danila Kachine et qui fut interprété devant l'impératrice Maria Fiodorovna avec de nouvelles paroles en 1814, dès que la nouvelle de la prise de Paris parvint à Saint-Pétersbourg : « Réjouis-toi, Moscou, le Russe est à Paris ». L'intervenant parla également des insignes commémoratifs que reçurent les régiments russes et qui restèrent dans la tradition de chacun d'entre eux jusqu'en 1917 : les trompettes en argent ou l'étendard de Saint-Georges avec le cordon jubilaire de Saint-André et les inscriptions : « Pour s'être distingué dans la défaite et le refoulement de l'ennemi hors des frontières de la Russie en 1812 ». Ainsi, la mémoire des campagnes de 1812-1814 se conserva aussi bien dans la musique que dans les insignes particuliers des régiments.

L'exposé de *Vera Miltchina* (Institut des hautes études en sciences humaines de l'université des sciences humaines de Moscou) s'intitulait « *La mémoire de 1814 dans les essais sur les mœurs parisiennes des années 1830* ». Il s'ouvrit par une citation qu'il aurait fallu également inclure dans le titre : « Je veux le sang des Cosaques... beaucoup de sang ! » . L'intervenante s'est donné pour tâche d'étudier quels souvenirs des événements du printemps 1814 se sont conservés dans les très nombreux ouvrages édités à propos de Paris dans les années 1830-1840. Et elle a découvert que ces souvenirs sont loin d'être positifs. Certains auteurs se contentent de mentionner l'année 1814 comme celle où des étrangers, entrés dans Paris, ont commis d'énormes destructions dans le Bois de Boulogne, où ils avaient pris leurs quartiers d'hiver. D'autres auteurs se lancent dans de grandes réflexions, parlant de catastrophe humiliante pour la fierté nationale des Français. Deux textes frappent par la virulence de leur haine pour les envahisseurs russes. L'un d'entre eux décrit un abattoir près de Paris. Dans le vocabulaire professionnel des abattoirs, la mélasse qui se forme par terre dans l'abattoir est appelée « le ciel ». Et bien l'auteur, non sans plaisir, explique qu'en 1814 quelques Cosaques se sont retrouvés par mégarde dans ce « ciel » et n'en sont jamais revenus,

et il complète par une remarque technique, qui précise que c'est précisément autour des abattoirs que l'on trouve le meilleur engrais... Le deuxième texte est un récit au titre innocent « Le Cocher du coucou », tiré du recueil « Paris, ou le livre des Cent un auteurs », (1831-1834). C'est l'histoire d'un ébéniste qui s'en alla avec ses amis, le 30 mars 1814, défendre Paris contre les « barbares » Russes, puis se rendit dans le cimetière du Père-Lachaise, où il sauva sa fiancée des griffes d'un terrible Cosaque qui tentait de la violer, puis il s'échappa en tiraillant à toute une troupe de Tatares et de Bachkires, qui surgirent soudain de derrière toutes les tombes du cimetière, puis il perdit sa fiancée, tuée par une balle russe, et, dans un dernier combat, dut faire le deuil de l'une de ses jambes. Il appela « Cosaque » la jambe de bois qu'on lui fixa à la place de celle qui fut amputée, et conserva dans son cœur une haine inextinguible pour tous les étrangers, en particulier pour les Russes. Ce récit, qui représente un bel exemple de « texte hystérique », a fourni la citation qui a donné son titre à cet exposé. Il montre bien que les événements de l'année 1814 sont loin d'avoir suscité des émotions positives chez tous les Français. Bien au contraire, pour nombre d'entre eux, ils servirent de « catalyseur » de véritables crises de xénophobie. Quant au coup porté à la fierté nationale, certains littérateurs français tentent de l'atténuer en mentionnant les succès auprès des Russes de l'art français par excellence qu'est la gastronomie : l'auteur de l'un des récits cite fièrement les paroles qu'Alexandre Ier prononça à propos du chef français Riquet, compagnon du grand Carème, qui « nous a appris, à nous les Russes, à manger ; avant lui, nous ne savions pas. »

*Olga Kafanova* (université de la flotte fluviale et de haute mer de Saint-Pétersbourg) prononça un exposé intitulé « *L'invasion des troupes russes à Paris dans la représentation de George Sand* ». Le contenu de l'exposé s'avéra d'ailleurs plus large que son titre. Il y fut en effet question non seulement de la manière dont George Sand, surtout sous l'influence de sa mère, car en 1814, elle n'avait que dix ans, perçut la chute de Napoléon et l'entrée des troupes russes dans Paris, mais aussi plus largement de son regard sur la Russie et les Russes. George Sand était en effet très circonspecte car fidèle à ses convictions démocratiques : elle ne pensait pas que les paysans serfs russes pussent combattre les Français de leur plein gré, et non sur ordre de leurs seigneurs ; elle méprisait les royalistes, qui se réjouissaient en 1814 de l'humiliation de la France ; elle décrivait avec une antipathie affichée l'apparence physique de l'empereur Alexandre (« visage mou, regard faux ») et ne cachait pas ses sympathies pour Napoléon, auquel elle ne faisait qu'un seul reproche, celui d'avoir rétabli en France le pouvoir absolu. Cette froideur distanciée vis-à-vis des envahisseurs se refléta non seulement dans son « Histoire de ma vie » mais aussi dans son roman tardif (1871), « France », dont l'héroïne principale, une midinette parisienne au prénom symbolique, séduit un prince russe, Mourzakine, individu barbare, d'une beauté toute animale, et étranger à toute civilisation, quelle qu'elle soit.

*Anne Gnedina-Moretti* (université de Corte) commença son exposé « *La mémoire de l'occupation de Paris en 1814 à travers la littérature russe* » en faisant remarquer qu'il n'y a pas d'œuvres littéraires en langue russe consacrées à cet événement, et qu'il ne s'est reflété que dans les mémoires et notes de voyage. Les principales idées de son exposé répétèrent que qu'avaient déjà dit les intervenants précédents : les « occupants » russes s'efforçaient de

produire une bonne impression sur les Français, et Russes et Français durent faire leur deuil de quelques idées toutes faites qu'ils nourrissaient les uns sur les autres. Mais certains détails rapportés par A. Gnedina-Moretti étaient fort originaux et colorés. Par exemple, l'information selon laquelle les troupes d'occupation mangèrent toutes les vaches de Fontainebleau, ou ce récit selon lequel un médecin militaire conduisit un officier russe à l'Hôpital central de Paris, pour qu'il voit les malades de la syphilis, en tire les conséquences et se conduise avec plus de prudence. L'intervenante conclut son exposé par des considérations sur les conséquences toponymiques de la campagne de 1814 : lorsque les Cosaques de l'Oural furent rentrés chez eux, ils fondèrent des villages et des bourgades, auxquels ils donnèrent des noms européens (Paris compris) ; ces localités existent dans l'Oural jusqu'à maintenant : le Paris ouralien abrite même depuis 2005 sa propre tour Eiffel !

C'est *Julie Grandhaye* (université Paris 1 Panthéon Sorbonne) qui clôtura le colloque avec un exposé intitulé « *La mémoire politique de 1814 en Russie* », consacré fondamentalement à ce fait surprenant, qui a déjà été mentionné au début de ce compte-rendu : la campagne de 1814 est, dans l'historiographie russe, l'un des « trous noirs » les plus constants. C'est d'ailleurs l'empereur Alexandre Ier lui-même qui posa le premier acte de cette « expulsion » « dans les ténèbres » de l'événement : c'est lui qui décida de conférer à la fête de la victoire à Saint-Pétersbourg durant l'été 1814 une tonalité relativement modeste. Sous Nicolas Ier, on préféra ne pas s'étendre sur l'année 1814, car les décembristes disaient à qui voulait l'entendre combien le séjour en France dans les rangs de l'armée russe les avait influencés. La presse n'était autorisée à publier que les témoignages des participants directs aux événements ; c'est ainsi qu'en 1843 furent publiées (après la mort de leur auteur) les mémoires de M.F.Orlov « La Capitulation de Paris ». La situation se modifia quelque peu après le couronnement d'Alexandre II et la fin de la guerre de Crimée : en 1865 fut édité le livre de M.I. Bogdanovitch « L'Histoire de la guerre de 1814 en France ». Il va de soi qu'on se souvint des événements de 1814 en 1912, lorsqu'on fêta bruyamment le centenaire du début de la guerre. Néanmoins, les historiens russes se fondaient sur la conviction que la prise de Paris avait été un événement plus français que russe, et plus militaire que politique. Ils ajoutaient qu'à leurs yeux la campagne de 1814 était entachée d'être la victoire du monarque, alors que celle de 1812 était la victoire du peuple. L'historiographie soviétique hérita de ces idées. Le résultat, c'est que non seulement les auteurs de manuels scolaires, mais aussi les historiens militaires, préférèrent ne pas s'étendre sur la campagne de 1814 en France. D'ailleurs en France aussi, jusqu'à tout récemment, les histoires militaires se faisaient très discrètes sur la question. Sans doute, conclut l'intervenante, faudra-t-il combler ces lacunes par des efforts conjugués, en créant une nouvelle histoire, commune, transnationale.

Ainsi, si la période étudiée fut profondément marquée au sceau des stéréotypes, les Français comme les Russes étant « alourdis » par un grand nombre de préjugés les uns sur les autres, on peut affirmer que le colloque qui lui fut consacré a permis d'en détruire un certain nombre en leur opposant une approche plus précise, plus concrète et plus historique.

Vera Miltchina

(traduction Philippe Comte)

